

Megamorts, unité de mesure ou métaphore ?

Sylvia Amati Sas, psychiatre, psychanalyste, Trieste.

Pour nous pencher sur la guerre nucléaire, il faut vraiment forcer notre résistance, car le sujet fait bouger les convictions et les certitudes qui protègent notre joie de vivre.

IL s'agit d'approcher la « guerre sans nom » (la terreur sans nom) qui nous côtoie incessamment dans notre monde nucléaire. Cette « guerre sans nom » est une guerre de quantités inimaginables. Nous avons l'impression de livrer passivement la destinée de chacun aux signes mathématiques et à la concrétude des données statistiques et informatiques ! Les valeurs de l'ère technologique sont des valeurs froides et désaffectivées qui conviennent à notre besoin de nous cacher à nous-mêmes notre peur et notre angoisse de la mort. Je vous propose d'essayer d'imaginer, par quelques exemples, le « climat » de la question. La puissance des attaques nucléaires se mesure en mégamorts = millions de morts. Ainsi, une attaque nucléaire peut provoquer entre 10 et 20 mégamorts, et cela selon les fluctuations des vents et les conditions atmosphériques !, etc. Si on met ensemble la capacité explosive de tout l'arsenal nucléaire du monde, il pourrait exploser une « Hiroshima » par minute pendant un an ! Ainsi, il y a dans le monde 50.000 têtes nucléaires équivalant à 15.000 mégatonnes de TNT (1 mégatonne est égale à 1.000.000 de tonnes, soit 15.000 millions de tonnes, ce qui fait 3.5 tonnes par personne !).

C'est important de figurer le problème de cette façon, car au fur et à mesure qu'on en parle, qu'on l'explique, on se « console » et on perd vite le sens de la démesure de la question. Il est insoutenable pour l'esprit d'imaginer de si énormes dimensions qui sont, de plus, liées à la destruction.

J'ai lu quelque part qu'il n'y a pas de Dieu vivant pour la guerre nucléaire. L'auteur voulait dire qu'il n'y a aucun idéal positif à défendre avec une telle guerre, un espoir de vie meilleure. Si, dans les guerres classiques, on mourrait soi-disant pour quelque chose, ce qui impliquait une vie idéalement plus juste ou plus digne pour ceux qui vivraient ensuite, il n'y a pas cette idée ici, car la perspective de la guerre nucléaire n'est pas synonyme de mort individuelle ou collective, mais bien plus elle signifie l'arrêt du projet de vie de l'Humanité ! une telle guerre impliquerait le risque de la destruction de l'espèce humaine et de son habitat (la terre) et de toutes les espèces vivantes, animaux et végétaux, et même la désagrégation du monde minéral qui, dans son équilibre, permet la vie.

Les physiciens le disent bien clairement : il n'y a pas de prévision possible des conséquences de l'utilisation des armes actuelles. Quelques-uns disent aussi que des armes qui s'accumulent ne sont pas fabriquées pour être utilisées...ce qui montre que le problème est encore plus sordide... En regardant la littérature, j'ai découvert avec des yeux naïfs que, en 1930 déjà, Einstein a appelé à la sagesse à propos de l'utilisation de la physique moderne à des fins de guerre.

Einstein disait qu'il fallait une nouvelle façon de penser. D'autres appels à une « nouvelle façon de penser » ont suivi, par des physiciens et d'autres groupes scientifiques, religieux, politiques, et par l'opinion publique, mais, dans les 50 années écoulées, rien n'a empêché la monstrueuse course aux armements. Pourquoi cela ? Comment se fait-il que la balance ne se soit pas penchée du côté de la conservation de la vie ? Comment se fait-il que la protection de la vie soit restée conditionnée au chantage et à la démesure ? Au delà des efforts de quelques uns, la « chose » semble avoir sa « propre dynamique ». Le « génie » du problème se trouve dans l'évolution complexe du pouvoir socio-économique dans la société technologique. Une telle société a promu un type d'hommes au pouvoir : le technocrate ou le bureaucrate, qui sont des hommes *égosyntoniques* avec ce que Fromm appelle le modèle ou la culture de la mégamachine : une culture de masse aux valeurs totalitaires. Ils semblent tous d'accord, les physiciens, les psychanalystes, les psychosociologues...et même le pape qui demande « un nouveau cœur » ! pour dire qu'il faut arriver à une nouvelle façon de penser !

Quelle « nouvelle façon de penser » pourrait nous aider à faire face aux conséquences monstrueuses de ce moment de l'Humanité ? La question nous pose un défi moral. Peut-être pourrions-nous dire

qu'il s'agit de récupérer l'affect et la morale naturelle, et de redonner sa place à la culpabilité et au concernement. Il faut mettre en « position dépressive » un engrenage qui s'est fixé à outrance dans un mécanisme de répétition paranoïde.

Dans les derniers 50 ans, des institutions transnationales ont été créées pour parer au « tout ou rien » du système. Mais les négociations souples sont très lentes et les armes s'accumulent follement à grande vitesse. Leur contrôle devient plus éphémère. A côté des armes, on doit s'appliquer à fabriquer des hommes qui peuvent utiliser ces armes ; ils doivent être de plus en plus robotisés, obéissants, des hommes clivés de leurs sentiments de faute, de culpabilité, de honte, et qui restent culturellement conditionnés. Ceci est vrai autant à l'Est qu'à l'Ouest. Le style diffère mais le but est le même.

Peut-être sommes-nous tous déshumanisés et massifiés à notre insu ?

Il est difficile de se représenter soi-même en tant que masse. Pour imaginer cela, je me vois devant le poste de télévision. Par rapport à la guerre nucléaire, il nous met devant un jeu régressif et dangereux où des adultes « normaux » jouent, comme des enfants avides et envieux, à un jeu de billes ! Fascinés par la puissance et la froide beauté du jouet, ces enfants (qui représentent les états et les pouvoirs militaires) jouent un jeu qui est une fin en soi, un jeu d'imitation, une escalade symétrique où la loi du jeu est la démesure. Invitée à y participer, à travers mon poste de télévision, je participe masochiquement à ce jeu, car nous avons tous en nous un enfant imitateur et suggestionnable. La distorsion de la réalité qui nous est proposée par les mass media nous hypnotise et nous fascine. Nous empruntons la pensée qui nous est offerte et, en fait, nous n'arrivons même pas à la corriger au delà d'une certaine limite. Le langage statistique, la logique opportuniste dans laquelle les problèmes nous sont posés, contaminent notre langage et notre pensée. Il est difficile de prendre conscience que nous devenons égocentriques avec le jeu, au point que nous acceptons passivement notre rôle de « mégamorts », d'individus chosifiés et ligotés par millions dans une unité de mesure, apanage de l'efficacité technique de la puissance des bombes ! Et nous ne percevons même pas notre inquiétude et notre dégoût, mais le tout a une allure de jeu fécal totalitaire où nous sommes humiliés et dégradés. Hélas, ce n'est pas en arrêtant le téléviseur que je maîtrise en moi le style pénétrant et l'effet traumatisant du problème.

Certes, les vases communicants qui nous relient aux autres n'ont pas besoin des mass media pour exister. Ils existent bien en nous dans notre dépendance de base, notre néotomie qui laisse toujours des traces en nous. Cependant, notre époque possède des moyens d'infléchir la dépendance humaine de façon plus précise que durant d'autres périodes de l'Histoire.

La foule vivante décrite par Le Bon et par Freud n'est pas la même que la masse inerte programmée par la statistique et les ordinateurs. Je veux dire que ce n'est pas au niveau de l'Idéal du Moi que nous sommes manipulés, mais bien en deçà et au delà de tout idéal représentable.

La création scientifique de traumatismes et de situations extrêmes pour manipuler les hommes est le propre de notre civilisation. Commencée dans les laboratoires, elle a abouti à la torture institutionnalisée et aux camps de concentration. La guerre nucléaire est justement l'invention d'une situation extrême<sup>me</sup> totale. (A l'idée de la destruction totale correspond l'idée de la manipulation totale, dit Lifton). Le désir de maîtriser la nature propre de la science a abouti au désir de quelques hommes de maîtriser les autres hommes jusqu'à leurs dernières défenses. Une des banalisations qui nous est proposée aujourd'hui est que les actes et les atrocités fabriqués par les hommes sont « naturels », ceci dégage d'emblée notre responsabilité et notre culpabilité.

En tant que psychanalystes, nous pouvons aussi tomber dans le même piège si nous faisons une utilisation simpliste et superficielle de la théorie des pulsions, qui pourrait nous faire accepter comme « naturel » le dilemme de vie et de mort que nous pose la guerre nucléaire. Car ici il ne s'agit pas seulement d'un conflit interne mais de nos rapports complexes avec un monde externe, créé de toutes pièces par des humains. Les concepts psychanalytiques comme celui de déni de la réalité et de clivage doivent être élaborés en relation avec notre sujet. J'aborderai le problème psychanalytique par un des multiples cheminements possibles.

Mon impression est que nous sommes *adaptés* à la guerre nucléaire et qu'elle nous est devenue familière : une familiarité vraiment inquiétante ! C'est pourquoi je pense utile d'éclaircir le concept

d'adaptation qui d'emblée apparaît comme un phénomène « naturel », mais qui est aussi provoqué par les conditions sociales de « traumatisme accumulatif » auxquelles nous sommes soumis. Je vous propose de me suivre dans cette question naïve : comment est-ce possible que nous acceptions l'inacceptable, que nous tolérions m'importe quoi ? Par quel mécanisme psychique prenons-nous des choses très graves comme allant de soi ?

Celui qui est absolument obligé de s'adapter à ce qu'il trouve, c'est le bébé à sa naissance. A ce moment-là, l'être humain n'a aucun choix ! Il est dans une totale dépendance du monde extérieur et, dans son sentiment d'exister, il fait un avec son entourage. Seul un environnement humain secourable et suffisamment bon peut lui assurer la sécurité de base : la bonne symbiose qui lui permettra de fonder le sentiment de confiance nécessaire pour soutenir son chemin maturatif.

Au mieux de son évolution, à travers le jeu complexe d'identification à ses objets privilégiés, il aura une personnalité différenciée des autres et le sentiment de sa propre identité. Il aura acquis aussi la possibilité de choisir ses valeurs et ses partenaires. Il sera capable de conflit interne et d'ambivalence. On voit donc qu'être humain suit un chemin entre n'avoir aucun choix et arriver à pouvoir faire des choix. Cependant, il restera dans son inconscient un vécu résiduel de ce moment d'indifférenciation primaire « où il n'y avait pas de différence entre le moi et le monde extérieur ou entre le moi et les autres ». A ce niveau, il va rester à jamais obligé psychiquement de trouver sa sécurité dans le monde extérieur.

La « *fantaisie originaires* » de cet état d'indifférenciation pourrait être un \$ phrase illisible sur le manuscrit de base pendant à l'incertitude et l'insécurité existentielle du psychisme humain (angoisse catastrophique).

Pour suivre les avatars psychodynamiques de l'indifférenciation primaire, j'emprunte le schéma théorique proposé par José Bleger, car il me semble éclairer utilement certains des liens entre le monde interne et l'environnement social.

Bleger appelle « noyau agglutiné » ou « noyau ambigu » ce qui reste, dans la personnalité, de l'indifférenciation primaire. Il postule que le moi plus différencié est obligé de projeter ce noyau archaïque plein d'ambiguïté et d'incertitude vers le monde extérieur et le déposer dans toute situation environnante qui donne sécurité soit dans des partenaires privilégiés, soit dans le cadre habituel de nos vies, appartenances et institutions (famille, métier, religion, idéologies). Nous voyons qu'il s'agit de situations réelles qui donnent ou soutiennent l'identité et qui sont considérées par le moi plus évolué comme allant de soi.

Bleger appelle « lien symbiotique » le mouvement de projection du noyau ambigu chez un dépositaire. Le lien symbiotique n'est pas tout à fait la même chose que l'identification projective, puisqu'il ne s'agit pas ici de la relation projection et identification avec un objet défini partiel ou total bien différencié du moi, mais de la projection et « déposition » dans le monde extérieur d'un « noyau d'indifférenciation » qui n'est pas encore objectal !

Ce qui caractérise le noyau ambigu c'est d'être un ensemble d'affects non discriminés et sans organisation ni hiérarchie. Chez lui, des sentiments incompatibles ne s'excluent pas, il y a coexistence des contraires (de là son ambiguïté et son non-conflictualité). Toutes les possibilités créatrices se trouvent potentiellement dedans mais aussi l'inertie la plus tenace.

Nous pouvons décrire les avatars du lien symbiotique (que nous pourrions appeler « déposition projective ») avec les caractéristiques que Bion décrit pour le transfert au niveau de la partie psychotique de la personnalité, soit : grande intensité et violence dans les mouvements, ténacité, labilité et malléabilité. Puisqu'il y a dans le lien symbiotique un besoin *absolu* des dépositaires et de la sécurité, la qualité des défenses qui leur sont propres sont nécessairement omnipotentes.

Le point le plus important de cette dynamique, c'est que le lien symbiotique est toujours à double sens ! Si bien que chacun dépose hors de soi ce noyau de fantaisie et d'angoisses archaïques et les voudrait toujours immobilisées, à l'abri, et ne plus jamais rien en savoir, chacun est aussi le dépositaire (ou le porteur) inconscient de l'ambiguïté et des angoisses archaïques des autres. Ceci nous rend inconsciemment très sensibles aux mouvements de l'angoisse existentielle des uns et des autres dans notre entourage direct mais aussi dans toute situation sociale de changement.

De ce subtil et tenace échange, nous pouvons imaginer la région de l'indifférenciation primaire

comme un « continuum » au delà des individualités. Une région psychique inconsciente commune à tous (telle un tissu biologique à cellules non séparées) où l'on peut situer notre tendance mimétique qui permet que nous soyons masse, et massifiables, adaptables et manipulables. C'est à notre insu que nous le sommes car notre personnalité consciente n'accepte pas comme siens propres l'opportunisme fondamental et le conformisme de base de cette région psychique. Nous allons consciemment le maquiller de toutes sortes de rationalisations et de justifications (et nous allons le craindre comme un « double » dangereux et inquiétant).

*Être manipulé* veut dire, justement, que quelqu'un nous renvoie à notre insécurité ou bien qu'on nous offre une sécurité inquiétante (comme celle des bombes nucléaires) qu'on nous pose un dilemme, un faux choix qu'on ne peut pas « processer », discriminer ou élaborer pas nous-mêmes ; un « double bind » ou un paradoxe insoutenable que nous renvoie à l'ambiguïté, une condition régressive où l'on doit accepter tel qu'il est le monde extérieur.

*Être adapté* semble par contre une situation plus constante. Pour le Dr Parin (dans son article : « le moi et les mécanismes d'adaptation »), les mécanismes d'adaptation (qu'il sépare des mécanismes de défense) ont pour but d'affronter les influences du milieu social. Ils entrent en action inconsciemment automatiquement et toujours de la même façon, de façon spécifique pour chaque culture. Ils confèrent au moi une relative stabilité tout en limitant sa flexibilité et en garantissant un échange libre de conflit avec les institutions sociales. Si on suit l'idée du lien symbiotique (et la déposition externe de l'ambiguïté) nous pouvons dire que les mécanismes d'adaptation sont la forme ou le style que le lien symbiotique peut prendre par rapport à un milieu culturel spécifique qui propose une « solution » de déposition fixe et stable.

A propos du mécanisme d'adaptation que le Dr Parin appelle « conscience de clan » (ou conscience d'appartenance), il dit : « ...La conscience de clan ne résulte pas vraiment de l'identification projective... La conscience de clan reçoit sa signification sociale bien plus du mouvement opposé : si les valeurs et les exigences de la société changent (processus qui peut être induit par le pouvoir et les moyens de propagande), le Moi doit se conformer aux nouvelles idéologies ou s'asservir à elles pour conserver sa capacité de fonctionner. Ce mécanisme fonctionne au prix d'un penchant du sujet à être manipulé ».

Pour maintenir le sentiment d'appartenance au groupe social (soit la déposition), le sujet doit suivre la manipulation. Celle-ci consiste en la déstabilisation du noyau ambigu qui est déposé sur des dépositaires communs à tous tels que l'État, l'économie, le travail, les habitudes quotidiennes, etc. Pour éviter l'angoisse catastrophique que cette déstabilisation provoque, on se « familiarise » très vite avec les changements des institutions.

Pour nous adapter à notre culture technologique de masse, si confondante et envahissante à travers les mass media, une bonne partie de nous doit rester (ou même devenir) ambigu. Le clivage et le déni sont des barrages que le Moi plus mûr oppose à l'invasion de l'ambiguïté, mais si, comme conséquence des changements brusques dans le monde extérieur, l'ambiguïté envahit le moi (sorte de retour du refoulé ou du clivé) il peut se produire des symptômes divers dont le dénominateur commun est l'obnubilation de la pensée et la perte momentanée ou permanente des facultés les plus élaborées de l'individu.

Un exemple pertinent de notre sujet est apporté par Lifton, qui a étudié les conséquences de la bombe atomique chez les survivants d'Hiroshima. Il utilise le mot NUMBING, soit obnubilation ou conscience brumeuse, qui s'accompagne d'une perte de sens de la réalité et une expérience de concrétude. Dans ce cas, la destruction si totale de l'entourage et de tout support à l'identité mène les victimes à un état d'anesthésie affective et d'incapacité de penser (perplexité). Les survivants d'Hiroshima ne trouvaient ni explication ni sens à ce qui leur était arrivé ni à leurs vies. Lifton dit, à propos du « NUMBING » qu'il est le résultat de « l'effet désymbolisant de l'événement traumatique ».

On peut supposer qu'un état permanent de menace traumatique peut provoquer de façon constante un « arrêt de la pensée » ou un mimétisme de la pensée qui resterait concrète et désaffectée, collée à la réalité extérieure et inopérante.

Tel est le cas, par exemple, dans une autre situation extrême créée par les hommes (qui a été très

étudiée par la psychanalyse) : le camp de concentration nazi, où élaboration secondaire et deuil étaient impossibles. La conscience qu'une telle atrocité était l'idée et l'œuvre d'êtres humains ayant un projet précis de destruction a signifié, pour les victimes, le traumatisme extrême qui les a amenées à une profonde (et peut-être irréversible) perte d'illusion dans la nature humaine et à la destruction de la confiance dans l'objet complémentaire secourable : liens objectaux de base sur lesquels se construisent le self et l'espoir. Dans cette faille extrême, l'invasion du moi par l'ambiguïté joue un rôle de défense majeure qui permet la conservation de la vie à tout prix. Il ne me semble pas qu'on puisse parler ici de déni de la réalité, car les victimes s'installaient plutôt dans la réalité concrète en rétrécissant au maximum le fonctionnement de leur moi. Tel était le but du monde totalitaire qui commandait à chaque individu de passer inaperçu, de ne pas exister comme personne psychique, et de devenir addict, c'est-à-dire totalement adapté, à la situation extérieure offerte, sans alternative ni choix.

L'idéologie des pouvoirs militaires qui menacent avec la guerre nucléaire est très semblable : il ne nous pose pas un choix de vie, mais un défi à la survie à travers une froide manipulation. Quoi d'étonnant que nous nous soyons familiarisés et adaptés à eux en acceptant leur perversion : leur prétention d'offrir la sécurité à travers un système hautement mortifère.

Pour résumer : je pense que la dynamique du noyau et sa déposition dans le monde extérieur peut nous permettre d'élaborer les liens entre la vulnérabilité, la traumatophilie et l'adaptabilité psychique. Elle nous permet aussi de situer dans notre monde interne le lieu où nous sommes le plus en prise directe, continue et obligatoire avec le monde extérieur, sans médiation de défense. En fait, la régression vers l'ambiguïté peut jouer, à la fois, d'une défense contre l'angoisse et d'un mécanisme d'adaptation qui rend le monde extérieur familier et secourable même quand il ne l'est pas. Autrement dit, l'ambiguïté, avec sa qualité d'imprécision des affects et des valeurs, peut transformer en familier ce qui est inquiétant.

Aujourd'hui, non seulement nous accumulons des angoisses persécutrices et dépressives à travers la mémoire d'Hiroshima, et devant beaucoup d'autres atrocités dont nous avons continuellement, consciemment ou inconsciemment, connaissance ; mais aussi, nous sommes saturés de données concrètes à travers les mass media qui accentuent notre viscosité et empêchent l'articulation libre de la pensée symbolique et du conflit interne. Si nous ne sommes pas complètement envahis, c'est au prix d'une forte spécialisation avec laquelle on protège notre fonctionnement. En tant que psychanalystes, nous pouvons nous laisser prendre, à notre insu, par une attitude behavioriste et adaptative, bine que notre mandat analytique soit d'aller dans le sens de la désymbiotisation, (de l'insight, de la symbolisation, de l'élaboration des conflits et de l'intégration de la personnalité), c'est-à-dire de l'autonomie de la pensée et de la personne.

Revenons sur Einstein (je le cite).

« La puissance déchaînée par l'atome a tout changé, sauf notre mode de pensée. Nous allons à la dérive vers une catastrophe sans précédent. Si nous voulons que l'espèce humaine survive, il est indispensable d'arriver à un mode de pensée radicalement nouveau ».

Il semble bien que la pensée soit partie à la dérive de plus en plus dans le sens du paradoxe et de l'ambiguïté et qu'elle se soit chaque fois plus éloignée du conflit éthique et du vrai choix. En tant que psychanalystes, ce grave problème nous concerne : nous ne pouvons pas le déléguer.

Dans notre tâche spécifique de rendre conscient l'inconscient à travers le transfert, nous devons rester suffisamment alertes pour pouvoir sauver l'autonomie de notre pensée et celle de nos patients de la déshumanisation envahissante et pour donner sa place à l'éthique du concernement à laquelle nous pouvons vraiment nous identifier. Comme l'a dit Freud, nous devons plaider pour notre inévitable identité de masse : notre appartenance à *l'humanité*, et défendre son besoin de leaders *capables* de traiter avec une suffisante sollicitude et empathie notre besoin et notre désir d'un monde secourable, car telle une « Tantalizing Mother », les pouvoirs donnent des réponses perverses et paradoxales au profond besoin humain de sécurité.

Nous devons être attentifs à ne pas confondre la reconnaissance de notre vulnérabilité psychique avec un sentiment d'impuissance face à la possibilité de changer la réalité nucléaire.

Certainement, il faut une grande cohérence et une grande cohésion dans notre désir de donner une

nouvelle chance à l'Humanité. Je me permets ici de suggérer qu'on donne une valeur positive vitale au concept de toute-puissance en tant que qualité de l'affect, car la toute-puissance de l'illusion, du désir de vivre et de l'espoir est nécessaire pour nous affranchir de *L'arrogance* qui désigne la toute-puissance de l'orgueil, du pouvoir et du désir de destruction qui, comme le dit Bion, s'accompagne de stupidité.

Même dans le cas où une course aux armements s'arrêterait, des dizaines et des dizaines d'années seraient encore nécessaires pour « déstructurer » la machine infernale de la guerre nucléaire. Hélas, ce n'est pas un cauchemar dont on peut s'éveiller demain !

Si les humains pouvaient réussir *un vrai choix* par rapport à cette guerre, et ainsi supprimer les éléments de la culture qui mènent à la destruction totale, ce serait le moment fondateur d'une nouvelle étape dans l'évolution de l'Histoire humaine (telle que l'interdiction du cannibalisme ou de l'inceste). Ceci fait dire à Fornari que nous sommes au seuil d'une évolution fondamentale, transcendante.

Ainsi les mégamorts, d'un indice de mesure sans honte et sans affect pourront devenir, aussi, une métaphore pleine de sens.

Points de vue de psychanalystes sur l'angoisse face au danger de guerre nucléaire-exposés présentés à la séance scientifique de Berne le 25 février 1984.